

son gracieux visage la tristesse et le découragement de tout à l'heure. C'est certain, elle n'est pas heureuse avec son père, homme abruti par la boisson, et cette grossière servante d'auberge qui, c'est facile à voir, ne peut pas sentir la fille de son maître.

Pauvre enfant, par la délicatesse de ses goûts et la distinction de sa nature, elle doit être continuellement froissée de la trivialité de son entourage. En vérité, pour que dans de telles conditions elle ait conservé son égalité d'humeur, sa physionomie souriante, il faut qu'elle ait une grande force de caractère et soit douée d'une âme peu commune.

Le jeune homme acheva le paysage qu'il avait commencé le matin, bien que les canards ne fussent plus là ; puis il alla faire plus loin deux autres esquisses.

Il revint au Faisan Doré un peu avant la nuit. Reboul dormait, la tête sur une table. Il n'osa pas demander à la servante où était Mlle Georgette. Il paya son déjeuner et le loyer de sa chambre pour un mois.

— Est ce que vous partez ? lui demanda la domestique.

— Oai, il faut que je rentre à Paris.

— Vous reviendrez demain ?

— Non, mais probablement après demain.

Il se rendit à la gare, emportant sous son bras, entre deux cartons, son travail de l'après midi et le dessin fait le matin, qu'il n'aurait pas donné pour tout l'or du monde.

Le lendemain, Paul travailla dans son atelier toute la journée. Il avait l'esprit plus libre et se sentait mieux inspiré. Il pensait un peu moins à sa mère parce qu'il pensait aussi à Georgette.

Le soir il dit à son père :

— Demain j'irai faire une nouvelle promenade aux environs de Paris.

— Je te vois avec plaisir suivre le conseil que je t'ai donné.

— Vous aviez raison, cher père, la verdure, le grand air, celui des bois surtout, me font beaucoup de bien.

— Il faut des distractions à ton esprit.

— Si je ne rentrais pas le soir, vous ne seriez pas inquiet, c'est que je me serais décidé à passer à la campagne la journée du dimanche.

— Tu es libre, mon ami, mais tu fais bien de me prévenir.

Le jeune homme arriva de bonne heure à Monthléry.

Ce fut en face de Mlle Georgette qu'il se trouva en entrant à l'auberge du "Faisan doré." Il crut remarquer dans les yeux de la jeune fille un éclair de contentement.

— Monsieur, lui dit elle, j'ai appris que vous aviez retenu ici une chambre pour un mois ; cela indique que notre pays vous a plu.

— Je le trouve charmant, mademoiselle, et j'ai pensé qu'il me faudrait bien un mois pour en prendre les principaux paysages.

L'apparition de Clarisse—c'était le nom de la grosse servante—coupa court à l'entretien.

Paul sentait qu'il devait s'observer et ne pas donner prise à la surveillance jalouse et haineuse de la domestique.

Aussi, ce fut à Clarisse qu'il dit :

— Ce soir je coucherai, mon intention étant de passer la journée de demain à Monthléry.

Aux heures des repas, Paul, silencieux, observa ce qui se passait autour de lui et acheva de se convaincre que la servante exerçait une influence toute puissante sur l'aubergiste et qu'elle s'en servait pour l'exciter contre Georgette.

Celle-ci ne paraissait pas s'apercevoir des procédés haineux de Clarisse, jugeant sans doute au-dessous d'elle d'attacher de l'importance à une hostilité partie de si bas.

Paul admirait l'énergie du caractère de la jeune fille et la puissance qu'elle possédait sur elle-même.

Après le dîner, il alla se promener dans la ville et rentra assez tard. En montant se coucher, il entendit Reboul et sa servante qui causaient dans une des chambres.

— Je vous répète, disait Clarisse, que Georgette me déteste, qu'elle ne peut pas me voir en face, il faudra bien que vous choisissiez entre elle et moi.

Célestin Reboul se retira ; toute résolution énergique répugnait à la faiblesse de son caractère. Il prit la défense de la jeune fille, mais mollement, encourageant ainsi les attaques de la virago.

— En fin de compte, répliqua celle-ci, vous ne lui devez rien, elle n'est pas votre fille. Que serait elle devenue si, après l'avoir trouvée dans une étable, vous ne l'aviez pas recueillie ? Je suis lasse de supporter les dédains et les airs méprisants d'une mijaurée qui, sans vous, serait allée aux enfants trouvés.

Paul n'en entendit pas davantage.

Ce qu'il venait d'apprendre ne lui causa pas un grand étonnement ; car il s'était déjà demandé comment une jeune fille si remarquable par la beauté, la distinction, l'intelligence pouvait avoir un père tel que le patron du Faisan doré.

Elle ne connaissait pas sa famille, et lui, qui avait une mère qui, depuis de longues années, vivait éloignée de son mari et de son fils.

Ce rapprochement entre leur deux destinées fit encore mieux sentir au jeune artiste combien déjà Georgette lui était chère.

XIV.— IDYLLE AUX CHAMPS

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Paul sortit de l'auberge avec son album et ses crayons, et demandant de quel côté il allait se diriger. De loin il aperçut Georgette qui montait vers les ruines du château, accom-

pagnée de ses petits compagnons habituels. Il donna le même but à sa promenade, mais en prenant un chemin différent pour se rendre à la tour.

Quand il arriva, les enfants jouaient à quelque distance, et Georgette assise sur un banc de pierre, ayant un livre à la main, les surveillait tout en lisant.

Il s'approcha de la jeune fille et engagea l'entretien en lui parlant de la beauté du paysage, des souvenirs historiques qui se rattachaient aux tragiques événements dont l'autre donjon avait été témoin. Mais la conversation ne tarda pas à prendre un caractère plus intime.

— Mademoiselle Georgette, dit-il, je voudrais vous adresser une question.

— Si je puis vous répondre, monsieur . . .

— Peut-être vais je être indiscret ; mais l'intérêt que je vous porte, la sympathie que vous m'inspirez, me feront pardonner.

— Monsieur . . .

— Mademoiselle Georgette, où trouvez-vous la force de conserver cette sérénité d'humeur tandis que tant d'autres se trouveraient si malheureux !

— Monsieur, que voulez vous dire ?

— Que vous êtes en butte aux persécutions d'une misérable servante.

— Ah ! vous vous êtes aperçu de cela ?

— Cette fille n'a pas même la pudeur de dissimuler son animosité contre vous.

— Oh ! dit elle avec un superbe mouvement de fierté, une pareille inimitié ne saurait m'atteindre.

— Si seulement vous étiez défendue par celui qui devrait vous protéger.

— Mon père . . .

— Je sais, mademoiselle Georgette, que M. Reboul n'est que votre père adoptif.

— Ainsi on vous a dit . . .

— Non, j'ai surpris ce secret sans le vouloir.

Comme elle baï sait les yeux toute pensive, il continua :

— Oh ne craignez pas, mademoiselle, que j'abuse de ce secret ni que j'aie pour vous une moins haute estime. Vos qualités personnelles sont au-dessus de tout. Ce n'est pas seulement parce que vous êtes jeune et belle que je me suis intéressé à vous et que je reviens et reviendrai dans ce pays ; c'est surtout et avant tout parce que j'ai reconnu en vous une âme forte, une intelligence d'élite, une élévation de sentiments que je ne m'attendais certes pas à rencontrer dans une auberge de petite ville.

Vous, la fille de ce Reboul, cela ne pouvait être, j'aurais dû le deviner tout de suite. Mais puisque aucun lien de parenté ne vous rattache à cet homme, pourquoi continuez-vous à subir son esclavage ? Qu'est-ce qui vous retient dans cette maison ?

Georgette regarda fixement le jeune homme. Elle hésitait à répondre.

Il devinait ce qui se passait en elle et reprit :

— Vous ne savez pas qui je suis, mademoiselle Georgette ; mais je n'ai pas à vous le cacher. Je n'ai pas à vous apprendre que je suis artiste peintre, vous le savez. Je me nomme Paul Lebrun et je demeure à Paris, rue Saint-Maur, chez mon père, un sculpteur sur bois bien connu.

Un doux sourire éclaira la physionomie de la fille. Alors elle répondit :

— Vous me demandez, monsieur, ce qui me retient auprès de mon père adoptif ; vous auriez pu le deviner, c'est la reconnaissance. C'est à lui et à Jacqueline, sa femme, que je dois d'être vivante ou de ne pas avoir été abandonnée à la charité publique.

Je ne saurais penser à ma pauvre mère adoptive sans que des larmes me viennent aux yeux. Si vous saviez combien elle a été bonne pour moi, avec quelle sollicitude elle a veillé sur mon enfance !

Pauvre maman Jacqueline ! elle était toute d'abnégation et de dévouement ; trop tôt pour moi, hélas ! elle est morte . . . Lorsque nous avons quitté le Midi pour venir à Monthléry, mon père adoptif était un bon ouvrier, qui ne se dérangeait jamais. C'est entraîné par les gens qui fréquentent l'auberge qu'il a pris l'habitude de se livrer à la boisson. Ah ! comme maman Jacqueline a vivement regretté d'avoir quitté La Palud.

Elle est morte dans mes bras et, avant de rendre le dernier soupir, elle m'a dit :

— " Il ne faudra pas quitter ton père, tu resteras auprès de lui aussi longtemps qu'il aura besoin de toi."

Voilà pourquoi, en dépit de tout, je reste.

— Malheureusement, mademoiselle, vous ne pouvez rien pour lui ; votre existence dans la maison, déjà difficile, deviendra impossible, et qui sait si cet homme, monté contre vous, n'aura pas l'indignité de vous chasser ? Si cela vous arrive, que ferez vous ?

— Je n'ai aucun projet, monsieur. Si je dois partir un jour, j'aurai assez de courage et d'énergie pour me tirer d'affaire.

— Je le crois ; mais vous n'ignorez pas qu'une jeune fille livrée aux hasards de la vie a de dures épreuves à subir, de grandes difficultés à vaincre. Mademoiselle Georgette, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami.

— Merci, monsieur.

Subitement elle s'attrista. Peut-être regrettait-elle de s'être laissée aller à des confidences intimes avec un jeune homme qu'elle connaissait depuis si peu de temps. Défiante d'elle-même, elle s'effrayait de la sympathie qu'elle éprouvait pour l'artiste.

— Voici les enfants qui reviennent, dit-elle en se levant, nous allons rentrer ; adieu, monsieur.

— Non, mademoiselle, pas adieu, au revoir, répondit-il.

Et il s'éloigna à pas lents, songeur.